

entretien avec patrick bonvin

la diversité : ni un problème, ni une maladie

luisa campanile

P

Patrick Bonvin, professeur ordinaire à la HEP Vaud, responsable de l'UER Développement de l'enfant à l'adulte et docteur en psychologie, pose un regard critique sur les pratiques actuelles d'accompagnement. Selon ce spécialiste des questions de l'inclusion scolaire et de la psychologie appliquée à l'éducation et à l'enseignement, le système actuel fait du sur place.

À en croire vos travaux sur les questions de l'intégration et de l'inclusion à l'école, soutenir les élèves de manière individuelle et en fonction de leurs spécificités ne serait plus une démarche possible ?

Le système d'aide basé sur l'identification individuelle et un accompagnement spécifique est à bout de souffle. Depuis la massification, nous avons tenté de répondre à l'échec scolaire et aux difficultés d'apprentissage en introduisant d'abord des systèmes de différenciation structurelle.

Ce furent le redoublement, la création de filières, la séparation vers l'enseignement spécialisé. Puis, dès les années 1970, des mesures pédagogiques et de soutien à l'intégration scolaire.

Force est de constater que nous ne sommes pas plus avancés : d'une part, les taux d'élèves en difficulté, en retard scolaire ou bénéficiaires de mesures d'enseignement spécialisé séparatives n'ont que peu évolué. D'autre part, les enseignants, en première ligne, ont souvent l'impression d'être abandonnés ou non compétents pour répondre aux besoins d'un nombre important

d'élèves. Ou encore, d'être « envahis » d'élèves à besoins particuliers.

Le cas des élèves ayant des besoins éducatifs particuliers (BEP) illustre mon propos. D'un point de vue statistique, l'augmentation du nombre d'élèves BEP « intégrés » dans l'école ordinaire au cours des dix dernières années correspond à une dizaine d'élèves de plus par établissement. Malgré les investissements très importants réalisés dans le canton sur cette même période, bien que nous soyons l'un des pays les plus riches au monde, avec une école publique comparativement très bien dotée, le sentiment subjectif de nombreux acteurs (parents et personnel enseignant) demeure que nous manquons de moyens pour accompagner les élèves en difficultés.

Il n'y a pas de retour sur investissement ?

Le système s'épuise à vouloir soutenir individuellement les élèves. Les enseignants sont déposés de ce qui forme le cœur de leur compétence : on les convainc qu'ils ne sont pas capables de répondre aux besoins d'un nombre de plus en plus grand de catégories d'élèves. De plus, ce système-là renforce les inégalités

sociales entre élèves¹. L'accent sur l'individu et la sélection n'est pas un défi seulement pour les élèves : le personnel enseignant est laissé bien seul face à la multiplication des exigences individuelles, à la perte de légitimité inhérente au fait que l'enseignement et la gestion de classe deviennent l'apanage de spécialistes externes à l'école, qui, par ailleurs, ne portent que peu le « quotidien » de la vie scolaire et la responsabilité lourde de faire « réussir » autant d'élèves identifiés comme ayant des BEP.

Nombre d'approches² proposent depuis plus de trente ans de revoir le rapport à la diversité de l'école (sa philosophie et sa manière de « gérer » l'hétérogénéité de sa population), en privilégiant les approches collectives, l'aide en classe, en proposant des alternatives scolaires au diagnostic médical des difficultés (l'approche de « réponse à l'intervention », p. ex.), et en resituant le rôle de l'école comme faisant partie d'une communauté éducative dont la finalité est représentée par la formation des citoyens de demain.

Certains estiment que dans tout groupe, la diversité est une donnée. Et que pouvoir prendre en compte la diversité des apprenants relève du défi. Que pensez-vous de cette affirmation ?

La différence est inhérente à notre identité d'être humain. Que l'on se situe sur le plan génétique ou sociétal, l'espèce humaine est productrice de diversité, et de manière plus affirmée encore dans une société compétitive et multiculturelle. Nous pouvons vivre cela comme une « tare » et chercher l'homogénéité à tout prix, en adoptant une approche normative du développement, du programme et de l'évaluation. Ces approches normatives et distinctives aboutissent à un phénomène de catégorisation individuelle qui n'a pas de limite.



En effet, au-delà des catégories médicales, le fait d'être petit, en surpoids, roux, etc., est suffisant pour que les enfants soient stigmatisés et harcelés dans le quotidien ou sur les réseaux sociaux. Les adultes sont mal placés pour prendre position dans une société et un système scolaire qui exacerbent les différences individuelles au détriment de la notion de communauté.

Cette voie « hypernormative » est évidemment vouée à l'échec, d'autant plus si elle oppose des individus à des individus, chacun investissant des intérêts, des perspectives et des buts différents dans la situation scolaire.

Quelle est la bonne voie selon vous ?

Selon d'autres approches – car il ne peut n'y en avoir qu'une seule – cela revient à considérer cette diversité à la fois comme une richesse pour notre société et un défi pour l'éducation et la formation.

Cela implique qu'elle fasse partie des fondements sur lesquels la pédagogie de tous les jours

est construite au sein des établissements – au travers, par exemple, d'un travail explicite sur la diversité, la différence, la relativité des normes dès les premiers degrés de la scolarité.

Une éducation équitable, qui facilite l'accès de chacun aux savoirs, ne peut être une éducation qui traite tout le monde de la même manière. Cela fonctionnerait si tout le monde arrivait à l'école avec le même profil de compétences préscolaires et les mêmes expériences précoces.

Dans une société où cela n'est clairement pas le cas, traiter de la même manière tout le monde revient à reproduire et à amplifier les inégalités de départ, en quelque sorte, à transformer les différences « naturelles » ou socio-économiques et culturelles en marques concrètes de relégation ou de réussite scolaire.

Il s'agit donc d'exploiter ces différences, de les intégrer explicitement dans l'enseignement et la gestion de classe. Et de rendre clair à tous les partenaires, enfants compris, que l'on ne peut faire ou recevoir tout le temps, tous, la même

Une éducation équitable ne peut être une éducation qui traite tout le monde de la même manière.

chose. De plus, dans une société changeante, l'organisation scolaire a le devoir de montrer la même « plasticité » que les cerveaux qui permettent aux jeunes de s'adapter et d'apprendre dans des environnements très divers. C'est ce qui est proposé lorsque l'on parle de l'école non pas comme d'un lieu où les enseignants enseignent et les élèves apprennent, mais dans les termes d'une « communauté d'apprenants ». En effet, pour s'adapter, l'établissement scolaire doit pouvoir se concevoir comme un collectif travaillant en vue d'un objectif commun (défini en commun), et caractérisé par sa capacité « organique » à s'adapter. La notion de communauté éducative (associant le quartier, les parents, les associations, les employeurs...) permet de dépasser la représentation d'un système scolaire et éducatif qui peut apparaître parfois comme un agglomérat d'individus motivés par des intérêts divergents.

Faut-il considérer que cette école inclusive est une utopie ?

Non, absolument pas. Je dirais qu'il faut voir ce modèle comme une visée, une possibilité d'appréhender différemment la réalité du terrain. Comme je l'ai mentionné, il existe de nombreux modèles alternatifs au diagnostic comme entrée privilégiée pour aider les élèves.

Une analogie constructive a trait à l'architecture, qui a abordé dès les années 60 la question de l'accessibilité dans le cadre de ce qui s'appelle le design universel. Selon cette démarche, il faut concevoir les bâtiments, l'urbanisme et les moyens de transport de façon à maximiser l'accès de tous, plutôt que de les penser en référence à une « majorité » qui représenterait une norme.

Cette approche a pour avantage d'être moins coûteuse, car les bâtiments et infrastructures

n'ont pas besoin d'être « adaptés » par la suite. De plus, elle bénéficie à tous, pas seulement à un groupe défini de personnes, et permet d'intégrer le souci de l'accessibilité à celui de l'esthétique. Par exemple, les accès « à plat » ou en pente douce, au lieu des marches, les entrées larges, rendent l'accès à un bâtiment ou à un moyen de transport plus aisé pour la majorité, mais aussi pour les personnes en situation de handicap, âgées, en surpoids, accompagnées de jeunes enfants ou de poussettes, ainsi que les personnes non voyantes.

Dans le monde éducatif, les déclinaisons de ce modèle sont regroupées sous la notion de conception universelle de l'apprentissage. Il s'agit de développer une pédagogie différenciée qui ne soit pas conçue en premier lieu comme une « individualisation », au sens d'un aménagement individuel du parcours, mais plutôt comme une approche collective proposant une variation systématique des entrées possibles dans l'apprentissage, via les groupes, les modalités pédagogiques, les supports, etc., afin d'aller à la rencontre de la diversité des apprenants et d'en tirer parti.

Plus généralement, l'école inclusive pose la question du sens de l'éducation scolaire, de la formation et de la place de l'institution scolaire dans la communauté éducative et la société élargie. Au-delà des enjeux pédagogiques, la lutte contre les inégalités, la discrimination, le harcèlement, ou l'intolérance, qui passe souvent par une remise en question des étiquetages individuels, pose la question de la place de l'école dans le monde d'aujourd'hui.

Face aux enjeux de la diversité, aux exigences d'adaptation importantes qui pèsent sur les individus et les sociétés humaines, ne serait-ce qu'au regard de défis écologiques, il faut peut-être se

Les adultes sont mal placés pour prendre position dans une société et un système scolaire qui exacerbent les différences individuelles au détriment de la notion de communauté. Cette voie « hypernormative » est évidemment vouée à l'échec, d'autant plus si elle oppose des individus à des individus, chacun investissant des intérêts, des perspectives et des buts différents dans la situation scolaire.

poser la question de la pertinence d'une repolitisation, au sens le plus noble, de l'éducation. Il s'agirait pour l'école de se « réinstaurer » comme le cœur vivant des communautés humaines, de leurs écosystèmes et de leurs systèmes politiques. /

Notes

- 1 Felouzis, G. & Charmillot, S. (2017). *Les inégalités scolaires en Suisse*. Social Change in Switzerland N° 8
- 2 Prud'homme, L., Duchesne, H., Bonvin, P., & Vienneau, R. (Éds.). (2016). *L'inclusion scolaire: Ses fondements, ses acteurs et ses pratiques*. Bruxelles: De Boeck Supérieur

entretien avec nicole goetschi danesi l'art, l'autre : exercice de décentrement

luisa campanile

Nicole Goetschi Danesi, professeure HEP associée en arts visuels à la HEP Vaud, développe une pratique de la médiation culturelle en milieu scolaire, notamment sur les liens entre les références culturelles et la conduite de création. Elle nous parle d'une expérience intéressante menée avec des étudiants et des migrants.

Vous avez « jumelé » de jeunes migrants et des étudiants de la HEP pour passer un après-midi au musée. Qu'avez-vous tiré de cette expérience ?

Dans le cadre d'un module d'approfondissement consacré au concept d'interculturalité, dix-huit étudiants généralistes, en formation initiale ont pu participer à cette journée. Eva Roth-Kleiner, médiatrice culturelle et initiatrice du programme Smoothie Nomade, et moi-même avons rassemblé les étudiants de la HEP Vaud, en l'occurrence un groupe majoritairement féminin, et les élèves en classe d'accueil, groupe quant à lui majoritairement masculin.

Le rendez-vous était au Palais de Rumine. Sur place, nous avons formé des binômes « étudiant-jeune migrant ». Pour ce faire, tout un chacun devait choisir une moitié de carte postale représentant une œuvre d'art. Les binômes se sont donc constitués par choix esthétique. Ensuite, les binômes ont consulté les informations relatives aux musées lausannoises mises à disposition. Il s'agissait de la Collection de l'Art brut, du Musée Olympique, du Musée cantonal des Beaux-Arts, du Musée de la main, du Musée zoologique, du

Musée romain et pour finir du Musée cantonal d'archéologie et d'histoire.

Les motivations à choisir l'un ou l'autre musée dépendaient, le plus souvent, de la nature du trajet à effectuer ou de l'attrait des affiches publicitaires. Du coup, comme vous pouvez le deviner, le contenu des expositions n'a pas été déterminant dans le choix effectué par les binômes. Ainsi, personne n'avait une connaissance spécifique du contenu de l'exposition. Par ailleurs, nous avons demandé à chaque binôme de réaliser leur autoportrait pendant la visite. La consigne était de se mettre en scène dans la collection.

Avec ce dispositif, nous avons souhaité utiliser le lieu culturel, dans ce cas-ci le musée, comme lieu de rencontre. Nous avons visé à développer un dialogue entre deux personnes d'horizons très différents, en prenant la visite d'un musée comme moteur et objet de l'échange.

Comment cette expérience a-t-elle été vécue ?

Nous avons fait une séance de debriefing avec les étudiants. Une fois passé le premier moment

d'embarras, les étudiants ont vécu une journée riche et de réels échanges. Une étudiante qui a visité le Musée zoologique nous a confié que son « jumeau » était très au fait de la vie de certains animaux dont elle ne connaissait même pas l'existence. Elle en a été fort surprise. Il y a donc eu au final deux rencontres: l'une avec l'Autre et l'autre avec le musée.

À la fin du semestre, nous avons invité et les étudiants et les migrants à une visite guidée d'une exposition de photographies sur les conditions de travail des migrants en Suisse dans les années 60. Cette exposition avait comme thème l'accueil de l'Autre et était constituée de photographies du regretté Jean Mohr, présentées à la HEP Vaud dans une exposition réalisée en collaboration avec le Musée de l'immigration, à Lausanne.

Pourrait-on utiliser cette expérience en classe ?

Oui. Avec cette expérience, nous avons souhaité que les étudiants de la HEP soient confrontés à une situation peu confortable. Nous leur avons demandé de se décentrer, prenant comme pré-supposé que le savoir n'était pas que dans leurs mains. Je partage la vision de Jacques Rancière selon qui la première vertu des enseignants est une vertu d'ignorance. Ses deux ouvrages, « Le maître ignorant » et « Le spectateur émancipé », sont pour moi des références. Avec cette visite au musée, nous avons fait en sorte que les enseignants présents à cette journée apprennent avec les migrants.

De cette façon, c'est l'échange avec l'Autre qui permet à chacune et chacun d'apprendre en toute autonomie. Je crois que cette approche bouleverse le cadre habituel de l'acquisition des apprentissages et des savoirs, cadre basé sur la transmission et l'évaluation. Dans mes cours, je